

avait hâte de se trouver chez le comte de Corello, il allait revoir sa fille. C'était son espoir.

Quand il se présenta au magnifique hôtel que son ami habitait, on lui dit que le comte était absent, mais qu'il ne tarderait pas à rentrer.

Il attendit dans un salon somptueusement meublé, mais avec qu'elle impatience !

Enfin le comte parut. C'était un homme dans la force de l'âge, à la figure remarquablement intelligente ; toute sa personne présentait le cachet d'une grande noblesse et d'une imposante dignité.

Il courut à son ami les bras ouverts et tous deux se tinrent quelques instants étroitement embrassés. Puis en face l'un de l'autre, se tenant les mains, ils se regardèrent silencieusement.

—Tu me trouves bien changé ? dit enfin le marquis.

—Mais non ; il y a seulement sur tes traits de la fatigue que le temps aura bientôt fait disparaître.

Le comte ne disait pas ce qu'il pensait ; il voyait bien que les longues souffrances morales et physiques avaient vieilli le marquis. L'œil n'avait plus la vivacité d'autrefois, ses joues s'étaient creusées et ses cheveux noirs étaient presque blancs.

—Enfin, reprit le comte, grâce à Dieu, te voilà !

—Grâce à Dieu, si tu veux ; mais laisse-moi dire grâce à toi, qui n'a pas oublié le pauvre exilé.

—J'ai fait, marquis, ce que tu aurais fait à ma place, et je t'apprendrai dans un autre moment pourquoi tu as si longtemps attendu ta liberté.

—Oui, mon ami, dans un autre moment. Ah ! parle-moi de ma fille ! Où est-elle ? Vais-je la voir ?

Le visage du comte prit une expression attristée et il baissa la tête.

—Tu ne me réponds pas, que signifie... Mon Dieu, ma fille, mon enfant est morte !

—Attends, mon cher Philippe ; nul ne peut te dire que ta fille est morte, puisque l'on ignore ce qu'elle est devenue.

—La veille du jour où je fus fait prisonnier, j'ai confié ma fille à Pedro Lamnés, qui devait la porter en France ; n'as-tu donc pas reçu une lettre que j'avais remise pour toi à mon fidèle Pedro ?

—Cette lettre ne m'est pas parvenue, et Pedro Lamnés qui, sur ton ordre et avec tes instructions, a quitté le château de Valpenas, emportant ta fille n'a pas reparu.

Le marquis laissa échapper une plainte sourde, fit quelques pas dans le salon, en chancelant comme un homme ivre, puis, lourdement, s'éroula dans un fauteuil.

Son visage s'était décomposé et un tremblement convulsif secouait son corps tout entier.

Au bout d'un instant, il se redressa brusquement, le regard effaré.

—Mon Dieu dit-il d'une voix étranglée, que dois-je supposer ? Non, non, je ne puis mettre en doute la fidélité et le dévouement de Pedro ; s'il n'a pas reparu, c'est qu'un malheur lui est arrivé. Mais n'a-t-il ou n'a-t-il pas rempli la mission que je lui ai confiée ? Ah ! dans l'un ou l'autre cas, ma fille est perdue, perdue pour moi ?

Que penser ? Il me semble que la terre se dérobe sous moi, qu'elle va s'ouvrir et m'engloutir... Ah ! je tremble, je tremble !... Si don Antonio de Villina a mis la main sur ma fille, il l'a assassinée, le misérable, il l'a assassinée !

—Philippe ne crois pas cela, ne le suppose même pas !

—Ah ! tu ne connais pas ce lâche, cet infâme !

—Si, si, je le connais et sais de quoi il est capable ; mais écoute-moi. Après ta condamnation, don Antonio a tout fait pour être mis en possession de tes biens, qu'il réclamait comme ton plus proche parent, d'abord, et ensuite comme récompense des services qu'il avait rendus ; il aurait probablement obtenu gain de cause, si je ne m'étais pas mis en travers de ses projets, en parlant au nom de ta fille, en défendant ses droits. Or, don Antonio n'ayant pu prouver que la petite Thérèse de Mimosa eût cessé d'exister, fut repoussé dans sa demande et tes biens mis sous séquestre, en attendant le jour où ta fille viendrait réclamer son héritage.

Aujourd'hui, mon cher marquis, tu reprends tous tes droits ; ceux de ta fille n'ayant plus à être défendus, dès demain le séquestre sera levé et tu rentreras en possession de ton patrimoine.

Le marquis hocha douloureusement la tête.

—Je te remercie, mon ami, dit-il, de tout ce que tu as fait pour moi et as cru devoir faire dans l'intérêt de mon enfant ; mais que m'importent à présent mes châteaux et mes terres, si je n'ai plus ma fille ? C'est avec une joie immense que j'ai appris que, sollicitée par toi, la reine régente m'avait gracié ; c'est le cœur débordant d'allégresse que j'ai quitté les îles Philippines... Ah ! mon cher comte, si je dois pleurer éternellement mon enfant, n'aurait-il pas mieux valu que je mourusse là-bas, à Palouan ?

—Encore une fois, mon ami, rien ne prouve que Pedro Lamnés n'a pas rempli sa mission ; espère donc, au contraire, qu'ayant pu soustraire ta fille à la fureur de don Antonio, tu la retrouveras.

—Je veux bien croire qu'elle n'est pas morte ; mais où est-elle ? où la chercher ?

—Compte sur la Providence !

—Ah ! la Providence ! s'exclama le marquis.

Il secoua la tête et reprit :

—Pedro a disparu, je ne vois pas où je trouverai le fil conducteur qui pourra me guider vers ma fille.

D'une voix entrecoupée il continua :

—Oh ! ma fille ! ma fille ! Si, là-bas, sur la terre d'exil, j'apirais à ma délivrance, c'était dans l'espoir de la revoir ; mais je comptais les jours, les heures qui me rapprochaient de l'Espagne, et me disais que je serais amplement dédommagé de toutes mes souffrances lorsqu'il me serait donné de la couvrir de mes baisers. Et rien, rien ! Amère dérision de ma destinée !

Le marquis se mit à sangloter.

Le comte de Corello lui prit la main et la serrant affectueusement :

—Mon ami, dit-il, il ne faut pas te laisser écraser par la douleur, mais rappeler à toi ce courage indomptable dont tu as tant de fois donné des preuves. N'est-ce donc pas déjà beaucoup d'avoir presque la certitude que ta fille existe ?

—Ah ! si je l'avais, cette certitude, je ne serais pas désespéré !

—Ecoute, mon cher marquis je ne suis pas seul à croire fermement que ta fille n'est pas morte.

—Qui donc peut me dire aussi d'espérer ?

—Rosina Balti, qui a été la nourrice de ta fille.

—Ah ! Rosina, la bonne Rosina, la nièce de Pedro Lamnés !

—Elle est ici. Seule, veuve et sans ressources, je l'ai prise à mon service. Veux-tu la voir ?

—Oui, oui, tout de suite.

Le comte sonna, et au domestique qui parut :

—Veuillez dire à Rosina Balti que je la demande.

Le marquis attendit, les coudes sur ses genoux, la figure cachée dans ses mains.

La nourrice ne tarda pas à entrer dans le salon.

Agée d'une quarantaine d'années, elle avait conservé la robuste beauté qui distingue les montagnards des pays basques ; mais les chagrins avaient laissé sur ses traits une empreinte ineffaçable.

Le marquis ayant gardé son attitude, elle ne le reconnut pas d'abord.

—Que désire monsieur le comte ?

Au son de cette voix, qui lui rappelait tant de souvenirs, le marquis releva la tête.

Rosina poussa une exclamation de joie. Son visage rayonnait. Cédant à un élan spontané, elle se jeta aux genoux de son ancien maître et lui prit les mains qu'elle couvrit de baisers et de larmes.

—Ah ! monsieur le marquis, mon bon, mon noble maître. Dieu soit loué ! s'écria-t-elle.

M. de Mimosa était profondément touché.

—Relevez-vous, Rosina, dit-il, et asseyez-vous, je désire vous entretenir au sujet de ma fille.

Le visage de la nourrice changea aussitôt d'expression, et elle se remit à pleurer.

—Ah ! dit-elle, ma petite Thérèse, mon enfant chérie ! je ne l'oublie pas, monsieur le marquis ; le jour, la nuit, sans cesse sa gracieuse figure m'apparaît ; je me surprends à causer avec elle comme si elle était près de moi et pouvait m'entendre ; souvent, croyant la voir encore dans son berceau, je me mets à chanter la romance du muletier de Ségovie, avec laquelle je l'ai tant de fois endormie. Pauvre petite-Thérèse !

—Je sais, Rosina, que vous l'aimiez beaucoup.

—Oh ! oui, je l'aimais ! Comme elle était jolie avec ses yeux bleus, ses cheveux blonds bouclés, son teint de rose.

—Rosina, demanda brusquement le marquis, croyez-vous qu'elle existe encore ?

—Oui, monsieur le marquis, je le crois ; et maintenant que vous êtes revenu, je crois aussi que je ne mourrai pas avant d'avoir revu ma chère Thérèse.

Ces paroles de la nourrice allèrent jusqu'au fond du cœur du marquis. Il eut comme un soupir de soulagement et reprit.

—Que savez-vous de Pedro Lamnés votre oncle, et de la mission que, devant vous, je lui ai confiée ?

—Monsieur le marquis, répondit-elle d'une voix ferme et avec conviction, Pedro n'est pas revenu en Espagne, Pedro a disparu ; mais il avait deux jours d'avance sur les deux hommes, les deux espions que don Antonio de Villina envoya à sa poursuite ; il a donc eu tout le temps de franchir la frontière et de remplir sa mission. N'en doutez pas, monsieur le marquis, si, comme il y a tout lieu de le croire, mon oncle a été assassiné par les bandits à la solde de don Antonio, c'est après avoir mis en sûreté la fille de son maître.

—Ainsi, Rosina, don Antonio a lancé deux hommes à la poursuite de Pedro ?